Du sacrifice rituélique des fondateurs[1]

Adrian Neculau
Psychologue

Professeur à l'Université de Iaşi

Dans un livre récent, *Figures de la perversion sociale*, André Sirota essaie d'établir une typlologie des «pervers sociaux», à partir de nombreux cas rencontrés durant sa longue carrière de consultant de groupe. Le livre se veut un guide destiné aux*cliniciens de groupe, aux consultants d'équipes ainsi qu'aux analystes institutionnels qui se heurtent souvent à un blocage dû à des individus à l'esprit destructif, soucieux de lutter contre ceux qui édifient quelque chose, se proposant de briser les solidarités, de rompre les liens sociaux. L'un des types d' «attaque perverse « décrite par le Pr Sirota c'est l'attaque contre les fondateurs. En prenant pour point de départ des cas rencontrés dans des collèges ou bien dans des groupes d'analyse, Sirota relate des situations où certains membres, venus plus tard dans un groupe déjà cohérent, essaient d'y accéder à une position centrale en mimant la position des fondateurs. Leur stratégie consiste à intimider les premiers organisateurs en les étiquetant comme des suppôts de l'ancien, représentant une étape dépassée : ils s'efforcent de détourner l'attention du projet initial, qu'ils minimisent, pour lui faire prendre d'autres finalités et une orientation nouvelle. Incapables de s'inscrire dans un projet de coopération d'ensemble, de faire cause commune, ils adoptent la tactique de déprécier ou bien de ridiculiser les réalisations des fondateurs, où encore de manipuler le groupe à force d'en culpabiliser les membres. Ils organisent ainsi une opposition frontale, à la fois agressive et vulgaire, en misant sur la passivité et le silence de la majorité dont ils assimilent ce type de comportement à une approbation. Le silence ou la gêne du groupe sont alors interprétés comme une invitation à un comportement de jubilation disqualifiante. Pour y arriver, ils ont recours au persiflage, aux plaisanteries grossières, mais également à l'attaque verbale violente. Le but qu'ils s'efforcent d'atteindre est l'isolement et le silence coupable des fondateurs – en somme, leur culpabilisation. Ils se considèrent comme les représentants d'une opposition capable de les propulser à la place de ceux qu'ils écartent. Sirota assimile ce type de conduite à la révolte des adolescents en crise contre leur père, à leur désir irrépressible d'exclusivité. Afin de triompher, ils ont besoin d'un sacrifice symbolique, d'un geste rituélique destiné à anéantir ceux qui peuvent mettre en question leur projet de changer le cours des choses . Pour qu'ils triomphent, il faut que les fondateurs, eux, se taisent. Une précision nous semble cependant nécessaire: l'attaque perverse efficace est déclenchée apparemment au hasard, à la fin d'une action, lorsque les autres s'apprêtent à «quitter la table», sans que rien n'annonce le but final poursuivi..

Le cas décrit par Sirota s'inscrit dans une ligne d'analyse connue, qui a préoccupé les pères de la psychanalyse, de même que les spécialistes de la psychologie des masses: *le sacrifice du père fondateur.* Dans *Totem et tabou* (1913), Freud expliquait l'origine de ce type d'attitude ambivalente par rapport aux chefs. Dans les sociétés primitives, les chefs avaient le "bénéfice" de deux prescriptions qui, plutôt que de se contredire, se complétaient mutuellement. La première partie de la prescription postule que les sujets

BDD-A2240 © 2006 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:57:12 UTC)

sont tenus de protéger leurs chefs, de les défendre contre les influences étrangères, vu que ces derniers sont porteurs d'un pouvoir magique , à la fois mystérieux et dangereux, susceptible de se transmettre, par contact, à leur entourage. Cependant, en transmettant cette force "magnétique", le chef peut également anéantir l' individu qui le protège – aussi mieux vaut-il s'en détourner ou bien s'en préserver, en trouvant un moyen de protection efficace. C'est là que réside l'ambivalence: tout en protégeant le chef contre une atteinte extérieure, on se protège soi-même de son influence maléfique .

Etant à ce point sensibles à des influences et à des dangers venant de l'extérieur, les personnes privilégiées ont donc elles-mêmes besoin de se faire protéger, en s'entourant d'un dispositif de défense. Plus le chef est important, plus il est fort, plus le système destiné à le protéger lui-même s'avère nécessaire. La contradiction est évidente: c'est le fort qui a besoin de sollicitude, de défense, d'une veille permanente sur la façon dont il remplit ses tâches. Et si sa force, censée servir le bien public, diminue ou cesse d'être convenablement dirigée, ses sujets sont en droit de prendre des mesures de correction, allant jusqu'à l'élimination de leur chef. Un chef pareil doit donc être limité, en l'entourant d'un système d'étiquette et de restrictions, ainsi que de tabous pouvant l'annihiler. Les interdis tabouïstes agissent comme un système de contrôle exercé sur les chefs, comme un instrument de réglage; de ce fait, leurs privilèges sont en réalité des limitations qui ne les affecteraient nullement s'ils étaient des membres ordinaires du groupe.Un souci anxieux , issu d'un excès d'affection, peut engendrer une névrose obsessionnelle des sujets par rapports à leurs chefs. En réalité, il ne s'agit pas simplement d'affection, mais aussi d'une impulsion inconsciente d'hostilité, provoquée par le refoulement d'une déception ou d'une envie non -avouée. Supposons qu'un chef ne réponde pas tout à fait comme il se doit aux attentes, ne réussissant pas à être à la hauteur des tâches qui lui incombent. Dans ce cas, la surestimation et l'affection seront converties en haine, et ceci d'autant plus aisément que les premiers sentiments avaient été forts. Freud nous offre un exemple à ce propos: l'enfant se représente le père comme surpuissant, il le surestime. C'est qu'il a investi dans la figure du père, aussi bien sur le plan affectif et cognitif, en le "construisant" en tant que modèle social et comme instance intellectuelle.

Cette construction a au moins deux paliers, l'un affectif, l'autre socio-cognitif. S'il arrive que le fils se soit trompé dans l'investissement, dans cette image, c'est alors le père qui est rendu responsable de toutes les déconvenues, de tous ses échecs. Dans les situations sociales, plus un individu comble le chef d' "affection" et de respect cérémonieux, de sollicitude protectrice, plus il lui transfère d'attente pouvant aisément se muer en hostilité inconsciente dès que cette attente ne le satisfait plus.

Freud a abordé le même thème également dans son ouvrage *La psychologie de la foule et l'analyse du Moi* (1921)où il analyse la relation entre la horde primitive et le père fondateur.Ce dernier, en tant que tyran surpuissant, exerce son droit de propriété sur toutes les femmes. Pour s'affirmer, les fils – incités en cela par les mères humiliées – n'ont pour solution que de tuer le père et d'en consommer le corps lors d'un festin rituélique. Il y a là un geste à la fois agressif et érotique. Ce faisant, les fils s' incorporent les qualités de chef du père, ils consacrent par cela leur triomphe, en assumant désormais les prérogatives du père et donc la possession de ses femmes. Dans *Moïse et le monothéisme,* en reprenant à plusieurs années de distance le thème du père omnipotent, Freud explique aussi le mécanisme par lequel les fils se mobilisent pour accomplir ce geste décisif. Une première explication résiderait dans ce que les rejetons conservent dans leur mémoire des traces d'une période de privations et d'humiliations (réelles ou bien imaginaires) qu'ils refoulent à bon escient. Cependant, à la suite d'une période d'incubation, étant à la recherche d'un nouveau chef (ou d'un modèle), ils actualisent ce souvenir, le revivent , et se révoltent alors contre la tradition qui les a forcés à suivre une certaine ornière. Freud appelle "compulsivité" cette contrainte intérieure au respect filial à l'égard du premier maître, en considérant que c'est elle qui explique la décharge anxieuse ultérieure qui triomphe de la pensée logique. Le souvenir de certains traumas subis durant l'enfance, de

BDD-A2240 © 2006 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:57:12 UTC)

certaines expériences de vie négatives, associés à la figure du père (du chef) deviennent alors des symptômes d'une névrose ayant des retombées dans le plan social immédiat.

J'ai trouvé chez Serge Moscovici une interprétation plus proche de la psychologie sociale, quand celui-ci campe le portrait du leader/ chef charismatique. Pourquoi a-t-on commis le crime contre le père? C'est parce que ce dernier a fait, malgré lui, une erreur lors de la mise en acte de ses prérogatives. Préoccupé par son projet de développement de la communauté (du groupe) il institue des normes et des coutumes, réclame soumission, sans se soucier des opinions, des besoins, des sentiments des fils. Il lui suffisait d'être aimé, adulé, admiré, pour des raisons évidentes. En tant que leader charismatique , il s'est imposé par sa force, il inspire l'dée de sécurité, transmet la confiance, respire l'énergie. Il sait qu'il suscite le désir de fusion mentale et le besoin d'identification. Son message est donc clair: il convie ceux qui sont autour de lui à participer à une fête collective où tout un chacun trouvera son compte .

Cependant l'atmosphère est chargée, voire hostile, mais il n'en a pas conscience. Il ne se rend pas compte que le moment est venu où naissent les germes de la conspiration et de l'association contre lui, que de nouvelles formes de coopération, de liens, voire des complicités sont en train de se concevoir, et cela parce que pas un n'a le courage de l'affronter en combat singulier. Lui n'a pas entrepris une lecture exacte, réaliste de son groupe. Son étonnement est dès lors sincère et désarmant lorsqu'il constate que le plus aimé et le plus protégé de ses fils lui porte le coup de grâce. : " Et toi aussi, mon fils? " Moscovici écrit : "Brutus représente, dans notre histoire, l'image du fils qui conspire et qui commet le crime libérateur ". Une fois le père tué, les fils le consomment ensemble, en prêtant serment de poursuivre dans la même voie que lui, mais sans lui. Les festins des corporations et des associations, des groupes artificiels, les agapes rituéliques rendant hommage aux chefs symbolisent la délivrance par rapport à l'esprit du père, la mise en place d'une nouvelle alliance. La domination du père abolie, il s'instaure à sa place une association de partenaires; les anciens conspirateurs se surveillent au moyen des contrats conclus entre eux, chacun assume une parcelle de la souveraineté acquise, tout en veillant à ce que les partenaires ne violent pas le pacte.

Cependant le despote à la fois haï et aimé ne disparaît point. Car il s'instaure dans l'esprit commun, hante les consciences de ceux qui l'ont tué. Bien que physiquement il ne domine plus le groupe, son esprit s' insinue dans la pensée sociale nouvellement installée. Pas un de ses fils n'a le courage de suivre sa voie, mais ils ont tous assimilé quelque chose de son corps – par conséquent, de son esprit - qu'ils revendiquent de façon tacite, la paternité étant devenue collective. Le père devient dorénavant la voix de la conscience, il hante telle une menace, c'est l'écho "d'une culpabilité que plus rien ne peut effacer" Lorsque, dans les Alpes suisses, les montagnards de Schiller avaient tué leur chef, ils s'etaient proposé de devenir "un peuple de frères ". En réalité, une *voix off* leur murmure : " Vous êtes un peuple de fils ayant comploté contre votre père, de même que ses tueurs" A la longue, les coupables n'arrivent à se rappeler que les belles réalisations de leur victime, le bien qu'il avait accompli; la nostalgie de l'enfance étouffe dès lors la haine, et l'effigie du fondateur devient une marque sociale positive.

Qu'arrive-t-il cependant à l'initiateur du parricide, au fils tueur?

Le père ayant disparu, comme nous venons de le voir, les fils le regrettent, mais un seul d'entre eux se sent en droit de prendre sa place. *Et c'est lui qui, effectivement, va prendre cette place!* Mais les frères conjurés deviennent vite des ennemis. Le souvenir de l'acte accompli torture leur esprit, les rivalités les déchirent, les reproches leur pèsent. Et bien vite, lui, le remplaçant, réalise que c'est à lui que les autres ont transféré la responsabilité, qu'ils le montrent du doigt.Il ne lui reste alors pour seule solution que d'anéantir les témoins incommodes. Moscovici illustre cela par l'exemple de Marc Antoine, ayant poursuivi Brutus et les autres conjurés, ainsi que par celui de Staline exterminant tous ses compagnons de route qui connaissaient ses secrets. Ajoutons-y

BDD-A2240 © 2006 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:57:12 UTC)

l'exemple des deux dictateurs communistes roumains.

Gheorghiu Dej a liquidé Pătrăşcanu, Luca et les autres, qui savaient qu'il était coupable d'avoir fait assassiner Foris. Ceausescu, à son tour, a fini par se débarrasser de tous ceux qui l'avaient épaulé à ses débuts, lorsqu'il a fait endosser à Dej – son ancien protecteur – toutes les violences de la première étape du communisme. Et c'est ainsi que le fils assassin, initiateur du parricide, se transforme en bouc émissaire du meutre collectif. On reviendra à ce sujet.

Il y a encore quelque chose à ajouter à propos des conditions dans lesquelles naît la haine contre le père fondateur et l'incitation à comploter afin de l'écarter. Les textes psychanalytiques classiques parlent du complexe d'Oedipe, de l'identification prenant sa source dans l'admiration/haine à l'égard du père, de l'impossibilité de s'affirmer, ainsi que du transfert de cette impossibilité vers le père. Finalement, c'est le père qui est reconnu comme faisant obstacle à la satisfaction de ses désirs, le fils étant alors "obligé" de détruire ce symbole de l'autorité qui l'empêche d' atteindre son but. Certes, on a là l'explication psychanalytique "classique", qui suppose le modèle oedipien, alors que la concurrence sous-entend ici le combat contre le rival érotique. Le père est tué puisqu'il s'oppose à ce que le fils approche sexuellement sa mère. Mais cette configuration oedipienne n'existe pas d'emblée. Initialement, la distinction entre parents n'est pas claire, et la compétition avec l'autre n'a pas de but sexuel. – l'enjeu en est la survie et, plus tard, l'affirmation. Sans doute, c'est ce type de compétition qui fonctionne dans les relations entre les membres de la Mafia ou des groupes compétitivement organisés.

Mais seule l'explication d'ordre psychanalytique n'y apparaît pas comme suffisante. On pourrait en appeler également a une explication psychosociologique. Je pense à la pression des normes, des us et coutumes d'une collectivité fermée, laquelle pousse les acteurs sociaux à se conformer aux us et coutumes de cette communauté. C'est dans les communutés fermées que s'établissent des normes et des relations, des pratiques d'interaction, c'est là que naissent des hiérarchies et des règles destinées à permettre la survie ou bien l'ascension.

On a un exemple à ce propos dans la structuration d'une communauté à l'intérieur de la prison de Caransebes, où furent emprisonnés entre les deux guerres des leaders communistes roumains. On y a vu naître l'esprit de caste déterminant des pratiques sociales spécifiques. Le récit en appartient à Pavel Câmpeanu, sociologue, ancien leader communiste, devenu plus tard un des critiques du système.. Il y présente l'ascension de Ceausescu, afin de pouvoir décrire l'esprit de hiérarchie/dépendance créé au sein de ce groupe fermé , esprit conduisant, dans ces conditions, à l'apparition d'un comportement " complotiste". Câmpeanu ne s'intéresse à Ceausescu que dans la mesure où ce dernier a su s'approprier les codes de son groupe, les décoder et les mettre à profit.Câmpeanu nous fait part de conditions d'un transfert hallucinant: les normes et les pratiques acquises dans la prison pour détenus politiques de Caransebes (contrôle hiérarchique, règle de l'attachement, suspicion mutuelle, alliance contre ceux qui enfreignaient la norme) vont être utilisées par la suite en tant que règles de conduite par les représentants du pouvoir communiste mis en place après la guerre. Tout cela avait déjà commencé – nous renseigne Câmpeanu - dans la prison de Caransebes, où l'on avait inventé le modèle stratifié de la dynamique de groupe, qui y fut implanté et rodé pour servit ultérieurement de modèle culturel et de norme dès que le groupe s'emparera du pouvoir. Bien soudé, hiérachiquement organisé, éduqué dans le respect de la norme commune et de l'acceptation de la soumission, le groupe de Caransebes aboutit à écarter tous ceux qui lui faisaient obstacle – y compris le groupe d'émissaires mandatés par Moscou (Pauker, Luca) - pour prendre complètement en main la direction du parti et du pays. Le mot-clé dans cette affaire est celui de *pouvoir,* on a affaire à un cas typique de combat pour s'en emparer. Dominés par l'esprit de corps, on a appris que la solidarité de groupe peut briser tous les autres critères de sélection : compétence, travail , attachement à une idée. Et ce scénario de vie a été transféré dans tous les domaines de l'activité ultérieure:

BDD-A2240 © 2006 Gerflint

Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:57:12 UTC)

« Leur façon de vivre au cours des années de prison, en tant que détenus, va conditionner profondément la façon dont ils agiront par la suite en tant que personnalités publiques de premier rang». Quelque temps après, certains des adeptes furent considérés comme insuffisamment attachés. On les élimina dès lors à leur tour, sous prétexte de "déviations" inventées. Et, parmi eux, il y avait les fondateurs...

Serge Moscovici, comme exemple, se sert du cas de Staline: conspirateur notoire (contre le fondateur et contre ses compagnons de route) il parvint à liquider tous ses rivaux. Peu instruit, nettement inférieur spirituellement à tous ses camarades de combat, Staline finit par leur vouer une haine féroce, mortelle. Il ne pouvait pas pardonner à ses compagnons leur supériorité intellectuelle et morale : aussi fit-il liquider tous ceux qui connaissaient sa propre valeur.Quant à Causescu, lui non plus ne pouvait pardonner à ceux qui connaissaient la vérité sur sa situation d'humble subalterne pendant sa jeunesse, et non pas de « révolutionnaire », comme il se présentera plus tard. Il n'a eu qu'une seule qualité: il a bien appris la norme de la soumission, suivie d'une attaque dépourvue de ménagements. Lui aussi fut animé d'une soif immense de pouvoir, d'une incommensurable « soif de pouvoir », écrit Pavel Câmpeanu, doublée d'une indéniable ingéniosité pour s'en emparer et pour l'exercer. A cet effet, il utilisa toutes les stratégies, depuis l'adulation trompeuse de ses supérieurs (du père) à la mystification éhontée des faits.

Il déclara la guerre à tous ceux qui étaient capables d'accomplir quelque chose au niveau de la norme institutionnelle. Cette norme de la « discipline de parti» et de la discipline inconditionnelle envers les supérieurs hiérarchiques, s'est maintenue et s'est transmise d'une génération à l'autre, en devenant un réflexe qu'on rencontre aujourd'hui encore dans certaines structures de parti ou institutionnelles. De même que la pratique du complot, du besoin irrépressible d'éliminer par la force, par des coups impitoyables, ceux qui avaient fait preuve jadis d 'obéissance. Situation où Ceausescu s'est retrouvé lui-même, dans la mesure où, on l'a vu, il avait réussi à s'approprier les codes de son groupe, à décoder les règles du système en les utilisant à son profit personnel. Comment expliquer une intuition pareille chez un individu de basse extraction, sans culture, totalement incapable de s'articuler spirituellement à la plupart de ses camarades? Comment cet individu médiocre est-il parvenu à dominer des gens qui, dans le parti, occupaient une position supérieure? Et pourquoi ces derniers l'ont-ils accepté? A l'âge de 24 ans qui était le sien à Caransebes, Ceausescu ne s'était en rien fait remarquer: il n'avait pas d'identité. Il avait "atterri" parmi les autres en étant totalement dénué de mérites. On dit que ce fut par hasard. Il n'avait aucune valeur sociale, même pas de classe (car il n'avait été ni ouvrier, ni paysan), ni statut professionnel et familial non plus. Une seule ambition le dévorait, celle d'accéder au sommet, quels que soient les moyens. Comment fut-il possible que ce primitif frustré et agressif ait si bien réussi à masquer sa structure pour tromper tous ceux qui se trouvaient autour de lui? Pour nous, la génération d'aujourd'hui, il subsiste une question fondamentale: pourquoi tant d'individus cultivés, d'authentiques intellectuels, se sont-ils laissé entraîner dans ce jeu criminel sans avoir essayé quoi que ce fût, en acceptant finalement la posture de victimes? Je me rapporte à Pàtràscanu, Athanase Joja, Alexandru Bârlàdeanu, Miron Constantinescu, à Pavel Câmpeanu lui–même, et à tant d'autres.Ils ont tous assisté aux épisodes qui se sont soldés par l'élimination sans pitié des compétiteurs de Gheorghiu Dej, à l'assassinat de Foris et de Pàtràscanu, par le limogeage d' Ana Pauker... sans rien apprendre de tous ces événements.

La réponse en est simple: Ceausescu avait assimilé la *norme*; dans son ascension future on retrouve les idées et les pratiques qu'il s'était appropriées dès Caransebes. Il y avait tout appris, de façon tout à fait intuitive, à force de pratique quotidienne. C'est ce qui relève le rôle des pratiques dans la formation des croyances et des représentations sociales. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut s'expliquer comment un individu, par ailleurs incapable d'apprendre solidement quoi que ce soit, qui n'était nullement à même de

BDD-A2240 © 2006 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:57:12 UTC)

s'engager dans une construction, ait fini par réussir à manipuler habilement des gens qui lui étaient nettement supérieurs. On peut supposer qu'il a accumulé une immense haine contre ceux qui avaient accompli quelque chose, qui représentaient quelque chose par eux-mêmes, y compris contre ses anciens mentors, contre Gheorghiu Dej notamment , qui lui était supérieur sous bien des aspects, et qu'il a lâchement attaqué alors qu'il n'y avait plus aucune possibilité de riposte. Ceausescu lui-même s'est trouvé finalement dans la situation de celui contre qui il avait comploté: quand sa bonne étoile s'est éteinte, tous ceux qu'il avait jusqu'alors assemblés autour de lui, selon les règles et les pratiques du complot, l'ont abandonné, voire se sont dressés contre lui.

Je reviens, avant de finir, à l'explication de Câmpeanu: il pense que tout ce qui s'est passé en Roumanie dans la seconde moitié du XXe siècle (élaboration des normes sociales, du style d'interaction, des pratiques de coagulation sociale) représente l'effet des normes de groupe inventées et consolidées à Caransebes. C'est là que fut élaboré et élevé au rang de règles sociales le style "complotiste". Tout ce qui s'est passé depuis, y compris dans l'histoire récente, ne fait que confirmer son diagnostic.

Bibliographie

- Câmpeanu, P., 2002, *Ceausescu, anii numărătorii inverse, (Ceausescu, lea années du compte à rebours) ,* Polirom, Iaşi
- Dorna, A.,1998, *Le leader charismatique,* Desclée de Brouwer, Paris
- Freud, S.,1991, *Opere, I*, (Oeuvres, I) Editura stiintifică, Bucureşti
- Moscovici, S., 1981, *L'âge des foules,* Fayard, Paris
- Neculau, A.,2004, „Préface " de : A. Dorna, *Fundamentele psihologiei politice (Les fondements de la psychologie politique),* Comunicare.ro, Bucuresti
- Neculau, A., 2004, „Nasterea comportamentului complotistic si moştenitorii săi recenţti (Naissance du comportement "complotistique" et ses récents héritiers) compte rendu de : Pavel Campeanu, *Ceausescu, anii numărătorii inverse (Ceausescu, les années du compte à rebours)* cit. supra, *Psihologia sociala,* 13, p.201-204
- Sirota, A., 2003, *Figures de la perversion sociale,* Editions Médicales et Scientifiques, Paris

Notes

[1] traduction Alexandru Onete

BDD-A2240 © 2006 Gerflint

Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:57:12 UTC)